

LE DEBITEUR.

Lorsqu'un individu, qu'il soit marchand ou consommateur, demande du crédit, c'est un service qu'il demande. Un trop grand nombre d'acheteurs se mettent dans l'idée que c'est une faveur qu'ils font au vendeur en lui accordant leur patronage, qu'ils paient comptant ou à terme.

Cela n'a rien de surprenant, car cette idée leur est inculquée chaque jour par les vendeurs. Le voyageur de commerce sollicite leur clientèle; des circulaires et des annonces dans les journaux les supplient de venir acheter chez un tel ou un tel.

Mais c'est mal interpréter ces manœuvres commerciales que d'en conclure que le vendeur est l'obligé de l'acheteur à crédit. Les annonces persuadent, les circulaires placent, les voyageurs sollicitent, mais ce que recherche par ce moyen le vendeur, c'est un commerce lucratif, *payant*. Les vendeurs désirent une part (peut-être la part du lion) des commandes qui seraient autrement portées ailleurs. Ils ne demandent pas d'acheter simplement pour leur rendre service. Si cette idée est quelquefois émise par un voyageur, ce n'est probablement pas avec l'assentiment de ses patrons.

Les négociants honnêtes cherchent à faire un commerce légitime. S'ils achètent à crédit, ils reconnaissent qu'ils sont les obligés, mais lorsqu'ils vendent de la même façon, ils rendent à leur tour service à quelqu'autre individu.

Le consommateur peut se laisser circonvenir par le détaillant; celui-ci par le marchand de gros ou le commis-voyageur; mais s'il a été assez naïf pour les écouter, il doit en porter seul la peine. Cependant, même en ce cas, il reste l'obligé. Il achète peut-être des marchandises qu'il sait inférieures et les paie le même prix que les bonnes, et là, peut-être, il rend service au vendeur; mais d'un moment qu'il demande du crédit, il reste encore l'obligé.

Quelles que soient les circonstances, du moment où l'acheteur est mis en possession de l'objet acheté, et que le paiement est remis à plus tard, c'est lui, et non le vendeur qui a été obligé. Il peut être très riche, il peut être illustre, mais il n'en est pas moins obligé que le pauvre et obscur particulier qui a jamais acheté un pain à crédit. Une promesse de payer n'est pas un paiement. Des gens se sont endormis riches, se sont réveillés dans la misère. D'autres se sont mis au lit sur le grabat de la pauvreté qui, en se réveillant, se sont trouvés en possession de grandes richesses. Un riche devient souvent pauvre subitement, mais un pauvre rarement devient riche tout d'un coup; de sorte qu'il y a, dans tout crédit demandé et accordé, ou même offert et accepté, un élément considérable de risque pour le donneur de crédit.

Celui qui demande du crédit n'est pas pour cela l'inférieur de celui qui l'accorde. Il n'est pas tenu de s'incliner devant l'importance de

son créancier. Il est parfaitement légitime de demander du crédit, si l'on a la volonté et les moyens de payer à l'échéance. Le débiteur est l'égal du créancier, en ce qui concerne leur position respective dans l'affaire traitée. Mais du moment que le débiteur s'imagine qu'il a rendu service à son créancier, ou lorsque ce dernier laisse son débiteur se persuader de cette idée, l'un et l'autre sont dans l'erreur et méconnaissent la base même du système de crédit.

(Canadian Grocer.)

LA FAUSSE MONNAIE

La méthode employée par les experts du gouvernement, dit le World de New-York, pour constater si une pièce de monnaie est bonne ou mauvaise, est aussi simple qu'elle est infaillible. L'expert prend une piastre en argent, la place en équilibre sur le bout de son index et, avec une autre piastre qu'il a dans l'autre main, il donne à la première un petit coup sec, il en sort un son argentin, clair, plein et filant aussi long et conservant le ton aussi exactement que s'il sortait des fourches d'un diapason. Puis, mettant une piastre fausse à la place de la première, l'expert recommence la même manœuvre. Cette fois le son en sort, mat, et est mort immédiatement. Il n'était pas nécessaire pour lui d'expliquer que la première expérience avait été faite avec deux bonnes pièces d'argent; tandis que la seconde avait été faite avec une bonne pièce et une pièce fausse.

Cette dernière était une composition de plomb et de métal à caractère, et c'était, à mot dire, un pauvre échantillon du travail des faux-monnayeurs. Une autre manière facile de s'y reconnaître, dit l'expert, c'est de présenter à la lumière le rebord de la pièce. Si la dentelure est égale et nette, la pièce est bonne; si les dents sont à peine dégrossies et irrégulières, la pièce est presque toujours fausse. La raison en est que la monnaie du gouvernement est estampée à froid, tandis que les pièces fausses sont mises au moule étant chaudes.

L'épreuve chimique est rarement employée par les experts, elle consiste à laisser tomber une goutte d'acide sur la pièce de monnaie plaquée, et, l'aigle ou le plaquage s'use le plus vite, aura bientôt disparu. Pour la monnaie d'or, l'aigle employé est un mélange d'acide nitrique, 6½ drachmes, acide muriatique, 15 gouttes, avec 5 drachmes d'eau. Pour la monnaie d'argent, 24 grains de nitrate d'argent et 30 gouttes d'acide nitrique avec une once d'eau. Une seule goutte suffit pour l'un ou l'autre métal. Si le plaquage, cependant, est épais, il faudrait le gratter un peu avant de verser l'acide.

On contrefait beaucoup plus la monnaie d'argent que la monnaie d'or, pour la raison qu'il est difficile d'obtenir à bon marché en métal qui ait le poids, ou à peu près, de l'or. On employait, autrefois, la platine, mais le coût de ce mét

a tellement augmenté depuis quelque temps, qu'il est devenu à peu près aussi cher que l'or.

A propos des contrefaçons du papier-monnaie, l'expert dit que le gouvernement avait renoncé à l'usage du fil de soie bleu dans les *silver-certificates*, et emploie maintenant un papier uni et clair, semblable à ce qui était en usage avant 1869. Il est beaucoup plus difficile à un expert de découvrir la fausseté d'un billet que celle d'une pièce de monnaie à cause de la grande variété des billets.

Il existe en tout, 36 portraits et 44 vignettes, dont chacun est si finement gravé et si exactement reproduit que la moindre variation dans la ligne d'un cil, ou dans la courbure de la moustache, ne peut échapper à un expert, tout en étant invisible à un œil non exercé. L'expert doit connaître chacune des lignes, des courbes, des points, sur la face et sur le dos des billets, et reconnaître une direction du véritable dessin au premier coup d'œil. Pour y arriver, il est obligé de consacrer des années à l'étude minutieuse de ces lignes au microscope; après quoi il passe des examens devant de vieux experts du département du trésor. Pour le public, le moyen le plus facile, est de bien remarquer la nuance des couleurs de l'encre employée pour le numérotage des billets. On n'a jamais pu réussir à les contrefaire parfaitement. Pour la couleur rouge, la nuance est un carmin vif, et pour le bleu, un indigo clair. Dans les faux billets, les nuances sont un rouge de brique et un bleu foncé, toutes les deux noircissent en les frottant entre les doigts.

Voici une épreuve peu connue, et cependant, presque infaillible; telle qu'expliquée par l'expert. Les lettres de contrôle qui se trouvent sur le coin des billets et des *silver-certificates* des États-Unis, à l'opposé, en diagonale, du numéro d'ordre, sont disposées de la manière suivante: Les billets sont imprimés quatre par feuille, et marqués A. B. C. D., à partir du haut. Et comme les numéros d'ordre se suivent, les numéros 1, 5, 9, 13 etc., portent la lettre A, les numéros 2, 6, 10, 14, la lettre B, les numéros 3, 7, 11, 15, etc., la lettre C, et les numéros 4, 8, 12, 16, etc., la lettre D. Pour trouver, par conséquent, la lettre de contrôle qui doit accompagner un numéro, il faut diviser ce numéro par 4; s'il reste 1, ce doit être la lettre A, s'il reste 2, la lettre B, s'il reste 3, la lettre C, et s'il ne reste rien, c'est la lettre D. Les faux-monnayeurs impriment tous leurs billets un par un, sur la même vignette, de sorte que 3 de leurs billets sur 4 n'auront pas la bonne lettre. Naturellement, cette épreuve n'est pas infaillible, mais elle aide souvent beaucoup à reconnaître un faux billet.

Les fabricants de fausse monnaie ont souvent recours à des moyens artificiels pour donner à leur marchandise, une apparence de vieillesse et d'usage, par exemple, ils les trempent dans l'eau boueuse;

quelques-uns vont jusqu'à les porter dans leurs souliers, pour enlever la raideur et le glacé du papier.

Actualités

M. T. R. Barbeau, ancien marchand tailleur, qui avait abandonné son commerce pour se livrer au courtage, vient de reprendre magasin au No 1891 rue Notre-Dame, près de la ruelle Dupré. Il espère que ses anciens clients vont lui faire une visite.

La colonie de Terre-neuve n'accepte au pair que sa propre monnaie. L'argent des États-Unis et du Canada paie un escompte de 3 p. c. pour les billets; les pièces de 25c. ne valent que 23c; les pièces de 10c., 9c. et celles de 5c. 4c.

La Californie va exposer à Chicago une section de tronc d'arbre, de trente pieds de long et de, au moins, vingt pieds de diamètre. L'arbre où est pris cet énorme billot est un *sequoia gigantea*.

On se propose, paraît-il, d'établir une ligne de tuyaux pour le transport des grains de Chicago à la côte, sur le même principe que les tuyaux qui transportent l'huile de pétrole. Mais le transport du grain est plus difficile à cause du danger de l'échauffement. L'inventeur prétend avoir trouvé un système qui permettra de faire circuler les grains, sans friction, avec une ventilation suffisante, à une vitesse de douze milles à l'heure. Les stations pour le pouvoir seront placées à une distance de 25 milles l'une de l'autre. Le coût du transport par ce système serait réduit à 3 cts par minot. Ce sera une terrible concurrence pour les chemins de fer et les lignes de bateaux à vapeur. On évalue à \$20,000 le coût de construction d'une ligne de tuyaux entre Buffalo et la côte de l'Atlantique.

Un M. Degenhardt, de Chicago, est à construire un phaéton électrique qui fonctionnera pendant l'exposition. L'électricité est fournie par une batterie de six éléments qui communique avec un moteur de la force d'un cheval. Le phaéton peut donner place à deux voyageurs, plus le conducteur qui servira aussi de *cicerone* pour les visiteurs qu'il promènera. La vitesse sera de trois milles à l'heure. Si la voiture réussit, on en fera 3,000 autres, avec plus de force motrice, pour l'usage ordinaire dans les rues.

Voici un nouveau pavage qui s'introduit à Londres: c'est un composé de liège pulvérisé et de bitume, pressé en blocs, qui sont posés comme la brique ou le pavage en bois. Le principal avantage de ce pavé est son élasticité; il est mou sous le pied comme un tapis.